



Louis COMBES

Un instituteur écrit l'histoire



Louis Combes est un Argelésien « pure souche ». Né le 22 février 1880, cet instituteur et propriétaire de vignes est marié à Angèle Lanquine. Deux filles naissent de cette union : Laure en 1906, Hélène en 1912.

Mobilisé dans le 53^e Régiment d'infanterie, Louis est envoyé sur quelques-uns des sites de combats les plus tristement réputés : la Marne en 1914 où il est blessé à la main gauche ; Craonne, en avril 1917, au cœur de l'offensive du Chemin des Dames.

Instructeur de la classe 1917 du 53^e Régiment, il devient sous-officier, d'abord sergent puis adjudant. Il est cité à l'ordre du Régiment. Après sa démobilisation en 1919, il reprend son métier d'instituteur.

Au même titre que ses dizaines de milliers de frères de tranchées, Louis Combes a vécu quatre années d'un enfer quasiment « banalisé ».



L'instituteur et le vicaire, une histoire d'amitié

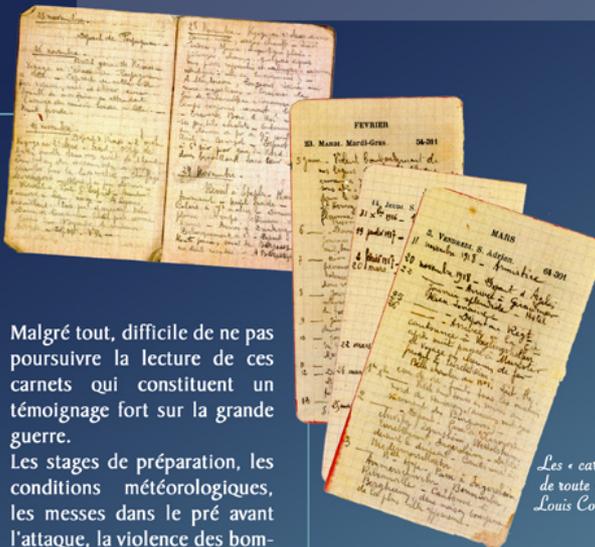
Louis Combes a entretenu une correspondance avec son ami le vicaire d'Argèles-sur-Mer, l'abbé Louis Salgas, Sergent au 127^e Régiment d'infanterie, qui a été déclaré décédé près de Maurepas (Somme) le 3 septembre 1916.

Ecrire l'histoire

Il couchera sur le papier cette vie si fragile, comme l'ont fait bon nombre d'instituteurs pris dans la tourmente. Ces Hussards Noirs de la République « écriront l'histoire », celle de poilus trimballés d'un front à l'autre, au gré des mouvements de troupes.

Chaque jour ou presque, depuis sa mobilisation jusqu'à son retour au foyer, Louis noircira avec discipline les pages de carnets. Généralement, l'écriture est serrée, le style lapidaire, la précision chirurgicale (le rédacteur va même jusqu'à indiquer le poids des obus tirés).

A la première lecture, ce ton, dénué de toute émotion, perturbe le lecteur. Comment porter un regard si détaché sur tant d'horreurs qui appellent tous les sens à la révolte ?

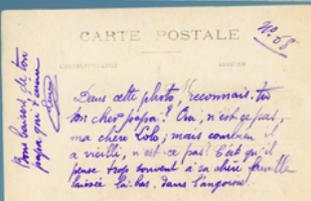


Les « carnets de route » de Louis Combes

Malgré tout, difficile de ne pas poursuivre la lecture de ces carnets qui constituent un témoignage fort sur la grande guerre.

Les stages de préparation, les conditions météorologiques, les messes dans le pré avant l'attaque, la violence des bombardements, les tâches quotidiennes, les rares permissions (dont une passée aux Folies Bergères, à Paris. Saisissante légèreté contrastant avec la violence des combats endurés quelques jours auparavant)...

Pas un fait ne manque pour permettre au lecteur d'imaginer ce qu'ont pu endurer de jeunes gens dont la vie pouvait s'arrêter au cours du prochain assaut.



Lettres à ses filles...



Ben LAUREN MOULIN, Joseph NOGUES, Sidère SAMO, Ben ROCABELLE, Eugène ROCABELLE, Clément ROCABELLE

Des NOUVELLES du front



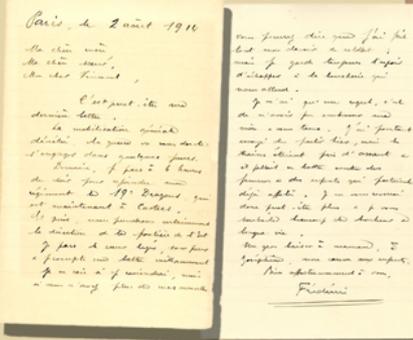
Lettre de Frédéric Trescases, mobilisé, à ses proches. En homme avisé, celui qui sera ensuite maire d'Argelès-sur-Mer pendant 26 ans, indique dans un post-scriptum ses dernières volontés au cas où...

Les femmes se retrouvent quotidiennement au bureau de poste qui se trouve dans l'actuelle rue Jaurès, non loin de la mairie. Elles attendent, angoissées, la carte d'un fils, la lettre d'un mari... tout qui ne soit pas une mauvaise nouvelle. Car même s'il revient au maire d'annoncer le décès à la famille, celles-ci ont souvent été prévenues initialement par des lettres de camarades ou de cadres de contact (proches supérieurs hiérarchiques).

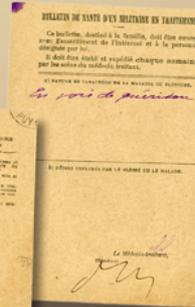
Pour les blessés, un bulletin de santé, laconique, est envoyé directement au foyer. L'information est souvent complétée plus tard par des cartes postales photos envoyées par les soldats depuis leur lieu de convalescence.



La poste se situait à l'époque rue Jaurès, non loin de la mairie, place de la République. Le café Trescases (sur la droite) n'avait pas encore été démoli.



Martin Bech.



Bulletin de santé envoyé à Mme Combes.



Correspondance de Martin Bech. On se retrouve entre Catalans !

Au front, un soutien précieux
Véritables remèdes contre l'absence, la rédaction comme l'arrivée du courrier sur le front et dans les tranchées représentent un moment d'émotion pour les soldats. C'est l'instant tant attendu où ils replongent dans le passé, celui d'avant la guerre, où ils revivent leur vie, leur famille, leur maison, durant quelques minutes, le temps d'oublier l'horreur de la guerre dans laquelle ils sont plongés.



Le petit Ernest Pey écrit à son père, Pierre. Tout va bien...



Carte de Laure Combes à son papa.

Le voyage d'un soldat : une occasion pour l'instituteur Louis Combes de donner un devoir de géographie à sa fille.



Correspondances de GUERRE



La liberté et le secret de la correspondance n'existent plus. Le courrier des militaires, systématiquement en retard (rendant inexploitable les indiscretions éventuelles), est vérifié avant expédition. Les lettres pessimistes, défaitistes ou donnant des informations précises sont saisies ou caviardées (raturées) par les services de la censure postale.

Le ton ironique de la carte postale (ci-dessous) adressée par Louis Combes à sa femme vers la fin de la guerre a dû lui échapper...



« Cette carte doit être remise au vaguemestre. Elle ne doit porter aucune indication du lieu d'envoi ni aucun renseignement sur les opérations militaires passées ou futures ». La carte d'Isidore Samso à sa femme est passée sans problèmes à la censure...



On s'écrit aussi entre soldats argelésiens. Cette carte de Louis Combes, l'instituteur, à son ami Louis Salgas, le vicaire d'Argelès-sur-Mer, n'arrivera jamais à son destinataire. Ce dernier été déclaré disparu et tué trois jours auparavant.



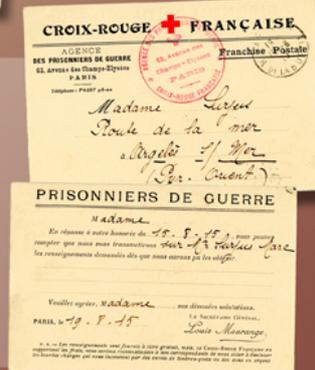
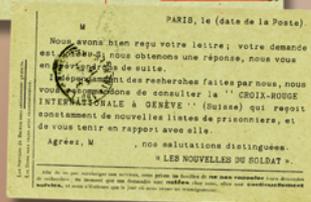
Une arme de propagande
Vanter la valeur des combattants, soutenir la patrie, tourner l'ennemi en ridicule... la carte postale se prête à toutes les formes de propagande. Il fallait veiller au moral des troupes et à celui de l'arrière. L'image devient une arme de guerre.

Correspondance de Pierre Pey.



Ecrire pour comprendre

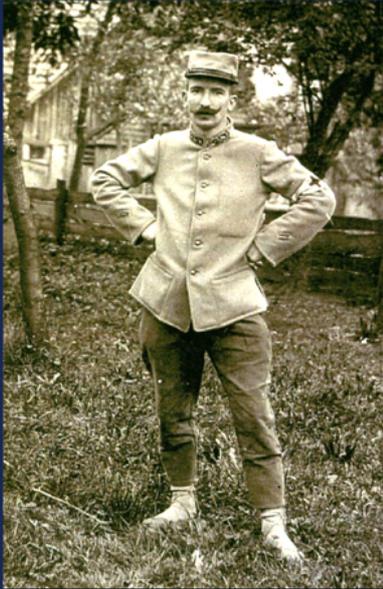
Pour les familles de disparus (un soldat sur trois), l'absence de corps a rendu le deuil encore plus douloureux. Comme l'argelésienne Anna Surjus-Malet, elles ont donc souvent entamé des correspondances avec les autorités et les témoins de la mort de leurs proches, essayant d'obtenir au moins une information sur la circonstance de leur décès, voire la localisation des lieux d'enterrement dans l'espoir, à la fin du conflit, de récupérer les corps.





Isidore SAMSO

Un infirmier dans la tourmente



Originaire de la plaine de Cerdagne où il a vu le jour le 12 octobre 1885, boulanger de son état à Perpignan puis Argelès-sur-Mer, Isidore Samsó est mobilisé le 2 août 1914. Incorporé comme infirmier au 253^e Régiment d'infanterie, il est envoyé au front entre Belfort et Mulhouse. Il porte secours à ses camarades blessés, récupère les corps sans vie.



Récits du quotidien, dessins, croquis... Les carnets d'Isidore Samsó sont un formidable témoignage sur la vie au front d'un soldat confronté à l'effroyable.



Témoigner...

Dès le premier jour de guerre, Isidore tient un journal. D'une belle écriture déliée, régulière et maîtrisée, il témoigne sur son quotidien rythmé par les mouvements des troupes, les combats, les sauvetages et les soins effectués dans des postes de secours (PS) consolidés mais restant toujours de fortune...

Le diariste couche également sur le papier des dessins à la plume d'une grande précision, qui reproduisent essentiellement des PS dans lesquels il officie (ses talents de dessinateur se retrouvent également dans les cartes illustrées par ses propres soins qu'il envoie régulièrement à Marie-Rose et Françoise, ses deux fillettes nées respectivement en 1913 et 1915).

Enfin, dès que possible, Isidore indique les noms des camarades tombés sous la mitraille allemande et les lieux où ils sont enterrés.



Le jour où la mort l'ignora

Le 10 juillet 1916, à la bataille de la Fontenelle, le brancardier échappe miraculeusement à la mort. Renaud Martinez décrit cet épisode dans son excellent ouvrage *Comme des fleurs d'héroïsme. L'épopée du 253^e RI de Perpignan pendant la Grande Guerre* : « Au poste de secours, c'est l'horreur. Les blessés, portés par les héroïques brancardiers, ont saturé le secteur. Gauthier les opère du mieux qu'il peut, tandis que Samsó leur donne les premiers soins. D'autres gisent, pêle-mêle, dans la tranchée et hurlent de douleur. Palis vient d'être amené par quatre brancardiers. Samsó le fait mettre sur une sorte de table, se penche vers lui lorsqu'un obus traverse le toit du PS, coupe Palis en deux et explose sous lui. Samsó reçoit le corps du malheureux sur lui, ainsi que celui d'un brancardier, tué lui aussi. L'abri craque quelques secondes, puis s'effondre, blessant tout le personnel médical. Tous les brancardiers survivants sont grièvement touchés. Samsó a reçu un madrier sur les reins et un morceau de bois s'est fiché sous son crâne ».



Jusqu'au bout de ses forces

Malgré un dos en ruine et une bronchite qui l'affaiblit de jour en jour, Isidore tient à rester aux côtés de ses camarades. Mais au début du mois d'août 1916, le médecin major le fait hospitaliser, presque de force.

Le soldat est ensuite envoyé au sanatorium de Gérardmer dont il loue, dans ses carnets, « les vrais lits, la propreté et la blancheur des draps ». Malheureusement, les soins prodigués ne permettront jamais à Isidore de se remettre de ses blessures.

Rapatrié à Argelès-sur-Mer en novembre 1916, il y décèdera le 20 septembre 1918. Marie, sa veuve, portera le deuil toute sa vie. Elle élèvera seule ses deux filles (Marie-Rose et Antoinette, née en 1918. Françoise décèdera de la grippe espagnole la même année, à l'âge de 3 ans). Par ailleurs, elle s'occupera de la boulangerie jusqu'au début des années 1920 avant de tout vendre puis travailler la vigne. Et ne parlera jamais de la « Der des ders » à ses filles et ses petits-enfants.



Honorer leur MÉMOIRE



Le Monument aux Morts, au cœur du cimetière, porte les noms des 122 Argelésiens "Morts pour la France" en 1914-1918 et des 22 Argelésiens "Morts pour la France" en 1939-1945. Le carré militaire l'entourant est composé de 23 tombes.

20 août : Achille LERDINO ; 21 août : Bernard CAMPLONG ; 22 août : Aimé BOUILLE, Côme PIDEILL et Michel SAMSO... 10 Argelésiens perdront la vie sur le front le premier mois de guerre. 34 avant la fin de l'année 1914 : une hécatombe. Mais la guerre devait être courte. Lors de la séance du conseil municipal du 20 février 1915, le maire, Vincent ROUZAUD, propose de « rendre hommage aux glorieux morts d'Argelès-sur-Mer tombés pour la défense du sol natal » et « de placer après la Guerre, dans la salle des délibérations de la Municipalité, une plaque de marbre commémorative sur laquelle seront gravés tous les noms de ces vaillants défenseurs ». Il suggère également de placer dans les salles de classe des tableaux sur lesquels figureront les noms des « braves Argelésiens tués à l'ennemi ». Mais la guerre s'enlise et l'hécatombe continue. 122 Argelésiens y laisseront finalement leur vie, sans compter tous ceux qui reviendront et mourront des suites de leurs blessures. Il faudra honorer leur mémoire autrement.



Dans les foyers, le souvenir du disparu s'organise autour de rares photos, des courriers et cartes échangés, des objets personnels restitués. La famille recevra souvent des autorités un diplôme du souvenir, complété par une médaille décernée à titre posthume.

2 novembre 1923, inauguration du Monument aux morts

Le 14 juin 1919, le conseil municipal de Côme Anglade décide de faire élever un Monument aux Morts. Il vote une subvention de 10 000 Francs (le coût du monument s'élèvera à terme à 15 000 Francs).

Le Maire est chargé de réunir un comité pour la souscription, qui comprendra les membres du conseil municipal (M. VINYES, adjoint ; MM. MORETO, MAILLE, IZART, MAILLOL, BOUIX et PERPIGNANE, conseillers) et comme représentants de la population, des personnes notables (M. ALABERT, juge de paix, M. GARAN, receveur, M. BRUN, notaire, M. MALEGUE, greffier, M. BADIE, directeur d'école, le Docteur MARTRE, M. BANAIS, retraité et M. le Curé, DANIS).

Lors de l'inauguration, le 2 novembre 1923, sera également présent le nouveau maire, Frédéric TRESCASES.



Le cenotaphe communal a la forme d'une stèle obélisque, du type de celles qui ornent jusque-là les tombes des cimetières. Il a été réalisé par le marbrier-tailleur Eugène Sudre, à l'origine avec son frère Raymond, sculpteur, de la création d'une douzaine d'autres monuments dans le département.



L'Éducation nationale rendra hommage à ses enseignants tombés pour la France à travers des livres d'or départementaux. On y retrouve les noms des Argelésiens Bernard Camplong, Albert Labit, Achille Lerdino et Elie Maurin.

Le culte du souvenir

La nouvelle de l'armistice est accueillie comme une « délivrance ». Mais la joie est assombrie par le souvenir des morts. L'idée de sauver la mémoire des disparus, de leur consacrer un « culte du souvenir », s'impose.

L'État, conscient du traumatisme, a, par une loi du 25 octobre 1919, décidé de garder la mémoire de ceux qui étaient tombés pour la Patrie en demandant à chaque maire de relever leurs noms et de les coucher sur un livre d'or.

L'équipe municipale d'Argelès-sur-Mer donnera également à ses rues les noms d'illustres maréchaux (Joffre et Foch) ou de terribles lieux de batailles (la Marne, l'Yser, Verdun ou la Somme) dans le quartier du faubourg de l'Arpe, proche du cimetière.

Le 11 novembre est décrété jour férié. C'est le jour du Souvenir inscrit dans la loi du 24 octobre 1922, célébrant la signature de l'Armistice, la victoire de la France et des Alliés, le sacrifice des nombreuses personnes tuées au combat. Il faut un lieu, symbole du souvenir. Ce sera le Monument aux morts, érigé au cœur du cimetière communal.





Morts pour la FRANCE

En 1914

BOCABEILLE Côte
 BECH François
 BOUILLE Aimé Raymond Gaston
 BRIQUEU Côte Michel Marc
 BECH Joseph Vincent Ferréol
 BONNORE Raymond Ernest
 BONNET Albert
 CAMPLONG Bernard Henri Guillaume
 CASSOU Joseph Jean Etienne
 CASSOU Jean François
 DOMBIS François Joseph Jean
 FUSTER François Ange Assisclé
 GIRALT Jean André Caïus
 JONQUERES Sauveur Joseph
 LAVAIL Lucien, Paul, Michel
 LLAURENS Antoine
 LACORRE Jean
 LANES Joseph
 LERDINO Achille Joseph Michel
 MADERN Edmond Jean
 MAURIN Elie Joseph
 NOUET Joseph Jacques Jean
 NOGUES Joseph Jacques
 PADAILLE Côte Damien Michel
 PEDRO Sauveur Gaspard Charles
 PIDEILL Côte Pierre Jean
 PUJOL Joseph
 RIEU Jacques Jean Ignace
 SAMSO Michel Isidore
 SANTENE Isidore, Sylvestre, Martin
 SOLER Mathieu Antoine
 TRESCASES Pierre
 TUBERT Jacques
 VERGES Jean

En 1915

AUGUET François Côte Bonaventure
 BARGE Jean
 BAUX Joseph Côte François
 BAYLET Jean Côte Damien
 BECH Paul
 BERTRAND Auguste
 BOCABEILLE Jean
 BOLUIX Jean Michel Henri
 CAMPA François Marc
 CAZENOVE Michel Côte Jean
 CORTES Joseph Paul Côte
 ERRE Jacques Joseph Ange
 FOURQUET André François Jean
 FOURRIQUES Michel Assisclé
 GOUGES Jean François Antoine
 GUISSSET Désiré François Jean
 JOLI François
 LABIT Albert Pierre
 LAPLACE Sébastien Pierre
 LAVERGNE Paul Antoine Joseph
 MADERN Andriba Félix
 MADERN Paul
 MAILLARD Alphonse Pierre Michel
 MARTY Raymond Michel Côte
 MICHEU Alphonse
 NOGUES Marius Joseph
 OLIVERES Jacques
 PAGES Côte
 PELISSIER Louis Marius
 PIQUEMAL Augustin Jean Pierre
 PUJOL Jacques
 RAVELL Joseph Michel
 REIG Côte Thomas Pierre
 RIBO Pierre
 ROQUE Benoît Jean Pierre
 ROURE Joseph
 SANTENE Honoré Bonaventure
 SURJUS Marc Bonaventure Joseph
 THUBERT Joseph Jean Simon
 VAILLES Jacques
 VILANOVE Joseph François Michel

En 1916

ALCOVERT Michel Joseph Jean
 ALIBERT Ferdinand Alphonse Jean
 FARRE Sébastien Joseph Louis
 GUISSSET Paul Jacques Pierre
 LACOSTE Serge Laurent Joseph
 LLOSE Honoré
 LLOUBERES Paul Henri François
 LLOSE Joseph Vincent Jean
 LLOSE Victorien
 MADERN Jean Laurent Martin
 NOU Etienne Pierre
 OLIVERES Vincent Joseph Jean
 PY Pierre André Norbert
 SALGAS Louis
 SOLE Pierre Michel



Jean Bocabelle



Jean-Laurent Madern (à droite)

En 1917

BRUNO Michel
 BOCABEILLE Eugène
 CHAUVET Louis
 CODOGNET Marc Jean Joseph
 CASTANYER Louis Joseph Assisclé
 ERRE Jean Joseph Etienne
 GRAMUNT Jean Auguste François
 GUISSSET Jacques Pierre Joseph
 JALABERT Noël Sébastien
 LLOBERES Michel Jean Paul
 NOGUES Côte François
 PUJAS François Michel Jean

En 1918

AROLLES Louis Eugène Hyppolite
 AUTONES Jacques
 BIGORRE Jean Pierre Auguste
 BOCABEILLE André Michel Jean
 BRIA Martin Nicolas François
 CASAMAYOU Jean Emile
 CASEDEMONT Etienne Alexis Joseph
 CASSOU François Paul
 DOMBIS Côte
 GRANDO François Jean
 IZERN Michel
 LACOSTE Jacques
 MADERN Côte Laurent François
 MASGRAU Paul Landry
 PADAILLE Paul Damien
 ROCA Jules Benoît Joseph
 ROIGT Côte Michel
 SAMSO Isidore Joseph Charles
 SANTENE François Michel
 SERRA René Henri Marcel
 SURJUS Alexandre Antonin Paul
 SURJUS Emile Damien
 TRESCASES Gilbert Joseph Marcel



Côte Bocabelle



Joseph Vilanove



Joseph Nogues

En 1919

BES-FERREOL François
 OLIVE Louis

En 1922

CASSOU Joseph François Thomas

En 1925

BARBOTEU Edmond Jean-Jacques
 SABRIA Raymond





Anna SURJUS-MALET

L'infatigable lutte d'une femme de soldat disparu



Sur le Front, les hommes enduraient l'innommable. Plus silencieuse, souvent mise sous cloche, mais tout aussi réelle était la souffrance qui rongait les femmes de ces malheureux. Leur quotidien se résumait à une longue et terrible attente. Trop souvent, un courrier lapidaire leur annonçait le décès ou la disparition de l'être aimé. Les larmes, la solitude, le deuil prenaient la suite de l'angoisse. Mais lorsqu'un voile de doute recouvrait la disparition de l'époux, que le décès n'était pas officialisé, certaines femmes remuaient ciel et terre pour qu'éclate la vérité, aussi terrible soit-elle. L'Argelésienne Anna SURJUS-MALET fait partie de ces héroïnes oubliées.



La bataille des Dardanelles

Marc SURJUS, son mari, est soldat de 2^e classe au 76^e Régiment d'infanterie. Il rejoint le front, à l'autre bout de la mer Méditerranée, sur les rivages de l'actuelle Turquie. La bataille des Dardanelles, également appelée campagne de Gallipoli, y éclate le 25 avril 1915. Elle oppose l'Empire Ottoman aux troupes britanniques et françaises. Au terme de neuf mois d'affrontement qui se solderont par plus de 120 000 morts dans les deux camps, les troupes ottomanes infligent aux Alliés un terrible échec. Marc SURJUS participe à la bataille de Settul Bahr. Il est porté disparu le 21 juin 1915. Disparu mais pas décédé. Anna prend alors sa plume comme une arme.



Un combat pour la vérité

Ministère de la Guerre, Croix Rouge française, Agence internationale des Prisonniers de guerre, Union des femmes de France, Mission catholique suisse, Croix Rouge Hellénique, Ambassade des Etats-Unis... et même le Palais royal de Madrid : durant plusieurs mois, Anna va infatigablement arroser de ses missives tous les organismes et institutions pouvant l'éclairer sur le sort de son époux. Le flou de la quinzaine de réponses reçues n'éteint pas le doute. Parmi celles-ci :

- « Je suis actuellement sans renseignements sur votre mari » (Ministère de la Guerre - 20 septembre 1915) ;
- « A ce jour, nous ne trouvons, sur les documents reçus, aucune indication se rapportant à votre disparu » (Croix-Rouge française - 22 septembre 1915) ;
- « Nous regrettons vivement de ne pouvoir vous donner de renseignements sur votre cher disparu » (Agence internationale des prisonniers de guerre ; 27 septembre 1915).

L'Union des femmes de France évoque quant à elle dans une réponse datée du 9 septembre 1915 la possibilité que « M. Surjus soit prisonnier de guerre en Allemagne ».

Lettres manuscrites, formulaires administratifs, couvriers tapés à la machine, textes laconiques ou empathiques, l'abondante correspondance d'Anna témoigne de sa volonté de savoir enfin...



Au bout, la mort...

Malheureusement, un courrier daté du 7 mai 1916 de Henri PLANQUET, compagnon d'armes de Marc SURJUS, met fin à tout espoir : « Votre mari fut tué d'une balle en plein front à mes côtés et il n'a pas eu le temps de souffrir ni même celui de confier à un de ses camarades ses dernières pensées. Je ne puis effacer de ma mémoire cette sanglante matinée où tant de mes camarades sont tombés pour toujours, loin de leur patrie, de leur famille... ».

Le décès ne sera officiellement déclaré que le 11 décembre 1919.

Marc SURJUS recevra la Médaille militaire à titre posthume le 22 août 1922. Quant à Anna SURJUS, après un parcours Kafkaïen au cœur des administrations, elle se verra concéder une pension de veuve de militaire le... 26 juin 1924.

